

John Singer Sargent voyageur

Laura Valette

Couverture :

Dans les jardins du Luxembourg (détail), 1879

Huile sur toile, 65,7 × 92,4 cm

Philadelphie, Philadelphia Museum of Art

Dos de couverture :

Œillet, lys, lys, rose, 1885-1886

Huile sur toile, 174 x 153,7 cm

Londres, Tate Britain

© Éditions des Falaises, 2025

16, avenue des Quatre-Cantons - 76000 Rouen

www.editionsdesfalaises.fr

ÉDITIONS DES FALAISES





Autoportrait, 1906
Huile sur toile, 69,8 x 53 cm
Florence, Galerie des Offices

John Singer Sargent (1856-1925) se plaisait à se présenter comme « un Américain né en Italie, formé en France, ayant des allures d'Allemand, parlant comme un Anglais et peignant comme un Espagnol. » Citoyen américain né de parents expatriés à Florence en 1856, issu d'un milieu privilégié, il fut l'archétype de l'artiste cosmopolite. Dès ses jeunes années, il multiplia les séjours en Europe et aux États-Unis, à l'instar de ses œuvres, qui furent exposées simultanément sur les deux continents. Si l'Œuvre de Sargent est souvent réduit à sa seule production de portraitiste des effigies de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie internationale, de la philanthrope et collectionneuse américaine Isabella Stewart Gardner au milliardaire John D. Rockefeller en passant par l'actrice britannique Ellen Terry, le dessein

de cet ouvrage est de mettre en lumière son profil singulier d'artiste nomade sillonnant le monde, toujours en quête de nouveaux motifs à intégrer à sa peinture. Voyageur invétéré et polyglotte, Sargent parcourut le globe dans un contexte d'expansion des voyages à l'international, bien qu'ils demeuraient l'apanage d'une élite sociale et culturelle dans un monde où les frontières s'abolissaient largement. Ce savant équilibre entre séjours en milieu urbain et exils à la campagne entourés de proches amis et de membres de sa famille demeura une constante tout au long de la vie de l'artiste. Des confins de l'Europe aux États-Unis, jusqu'au Maghreb et au Proche-Orient, il prenait pour thèmes les monts escarpés des Alpes, les *palazzo* décatés de Venise, la végétation luxuriante des parcs nationaux américains, les danseuses de flamenco espagnoles,

« Helleu me conduisit chez Sargent, installé à Tite Street. Dès le seuil, on se croyait en Italie, en France, plutôt qu'en Angleterre. Un beau gondolier de Venise – un modèle du peintre – doucement vous annonçait au patron, glissait ses sandales sur le marbre de l'antichambre. Sur les murs, une étude d'après le gondolier, des toiles de Mancini, de Boldini, de Morelli, des pastels d'Helleu, des *cassoni* florentins, un bronze de Gemitto ; et dans les autres pièces, miroirs et meubles des XVI^e et XVIII^e siècles, selon le goût des Américains qui arrangent pour eux des villas en Toscane et à Capri. »

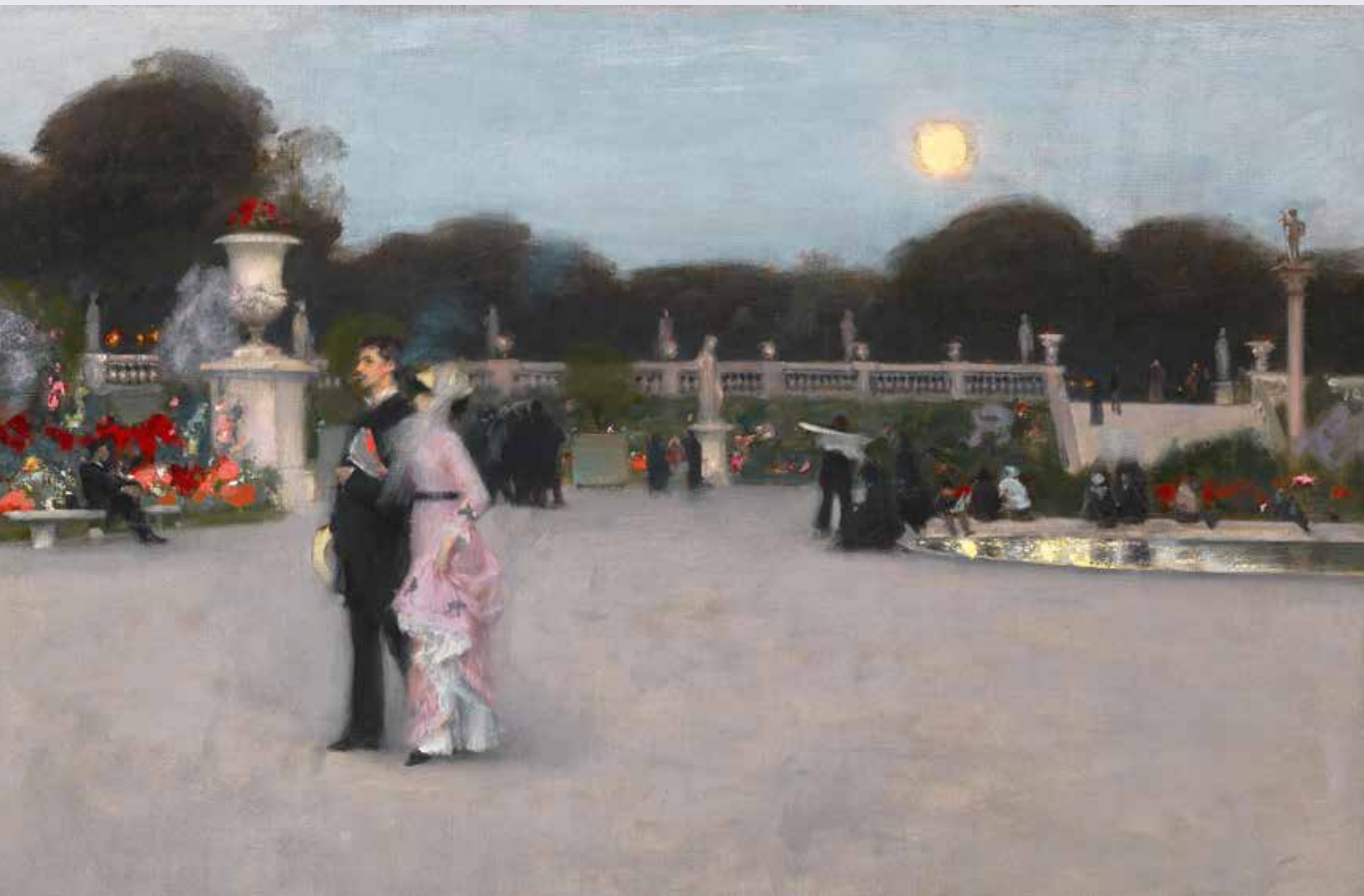
Jacques-Émile Blanche, « Un grand Américain. L'Exposition John Sargent à Londres », *La Revue de Paris*, 1926, vol. 2, p. 559

les bédouins de la Terre sainte. À rebours de celle des artistes explorateurs, la démarche de Sargent s'inscrit dans un contexte touristique : ce dernier collectionna les cartes postales, les photographies et les artefacts glanés lors de ses déplacements, il immortalisa également certains sites visités grâce à son appareil photographique. Sa grande mobilité et sa liberté artistique lui furent permises par son autonomie financière. Constamment en mouvement, partant

presque chaque été pour des destinations lointaines à la recherche de nouveaux sujets dans le but de nourrir sa pratique artistique, Sargent se caractérise par sa curiosité insatiable, qui lui permit d'acquérir une solide culture doublée d'une grande ouverture sur le monde, comme l'illustre son voyage en 1883 aux Pays-Bas afin de découvrir les œuvres de Frans Hals, avec ses acolytes les artistes Paul Helleu (1859-1927) et Albert de Belleruche (1864-1944).



Att. à A. Giraudon
Sargent dans son atelier parisien, 1883-1884
National Portrait Gallery, Londres



Entre Paris et Londres

John Singer Sargent, au même titre que ses compatriotes James McNeill Whistler (1834-1903) et Mary Cassatt (1844-1926), perfectionna son apprentissage artistique à Paris. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la capitale française émergea en effet comme un centre artistique majeur attirant les aspirants artistes. L'aisance de Sargent et son intégration rapide au sein des cercles artistiques parisiens furent la conséquence de son excellente maîtrise de la langue française et de sa connaissance du système marchand-critique. Formé à Rome à partir de 1868, puis à l'Accademia di Belle Arti de Florence entre 1870 et 1873, il entra à l'École des beaux-arts de Paris

en 1874 et intégra l'atelier de Carolus-Duran à l'âge de dix-huit ans. Ce dernier l'initia à la peinture des grands maîtres, notamment à celle de Vélasquez, et lui inculqua l'importance de la spontanéité de la composition peinte, basée sur l'observation du motif. Il suivit également les cours du soir proposés par le peintre académique Léon Bonnat. L'atelier de Sargent se situait alors au cœur du quartier de Montparnasse et du Paris artistique de la rive gauche, au 73, rue Notre-Dame-des-Champs. Il compléta sa formation de peintre de paysage en s'exerçant *in situ* à la campagne, dans les environs de la capitale : en 1875 à Barbizon, puis à Grez-sur-Loing où il retrouvait ses compatriotes américains. À Paris, Sargent fréquentait les Salons et fut notamment profondément marqué par sa visite de la seconde exposition impressionniste en 1876. La même année, Monet et Sargent se rencontrèrent pour la première fois à la galerie Durand-Ruel, à Paris, et depuis lors, une profonde amitié les lia. Afin de se faire connaître, Sargent inaugura

Dans les jardins du Luxembourg, 1879
Huile sur toile, 65,7 × 92,4 cm
Philadelphie, Philadelphia Museum of Art

sa carrière au Salon parisien de 1877 avec un portrait féminin tandis qu'il envoya, l'année suivante, un tableau ambitieux de grand format peint à Dinard, en Bretagne. Intitulé *En route pour la pêche*, il représente un sujet en vogue, qui se caractérise par sa veine réaliste, dans le sillage de Jean-François Millet, et valut à Sargent son premier succès. À l'instar de Manet, les envois réguliers au Salon officiel demeuraient au cœur de sa stratégie artistique. Il y envoya des portraits et des paysages tout au long de sa carrière et exposait régulièrement à la Royal Academy of Arts de Londres, où il jouissait d'un grand succès. Lorsqu'il présenta le portrait de *Madame Édouard Pailleron* au Salon parisien de 1880, le critique Paul Mantz décréta qu'il s'agissait d'une œuvre « beaucoup plus moderne que les impressionnistes ». Bien que Sargent ait connu une ascension rapide au sein des institutions officielles françaises pendant son séjour dans la capitale, il demeura attiré par l'avant-garde et ses principaux

représentants, en particulier Monet. Sargent se décrivait comme un « impressionniste » dans une lettre datée de 1881, non pour se proclamer comme un membre du mouvement mais plutôt pour signifier son adhésion à leur démarche. La même année, Sargent exposa aux côtés de Monet au Cercle des Arts libéraux, rue Vivienne à Paris. S'il avait adopté la technique de son maître Carolus-Duran et avait pour habitude d'harmoniser sa palette de couleurs avec du noir, le début des années 1880 marqua un tournant puisqu'il commença à travailler avec des tonalités plus lumineuses, portant davantage son intérêt sur le paysage. Prenant ses distances avec les portraits de commande qui l'avaient pourtant fait connaître, il se mesura à son environnement proche. En 1885, Sargent rendit visite à Monet dans son antre à Giverny, où l'artiste s'était établi deux années auparavant. De cette visite, demeure un témoignage peint, *Claude Monet peignant à l'orée d'un bois*. À l'arrière-plan d'un paysage

En route pour la pêche
dit aussi *Les Ramasseuses d'huîtres de Cancale*, 1878
Huile sur toile, 78,8 x 122,8 cm
Washington D. C., National Gallery of Art



arboré, vêtue de blanc, se trouve une jeune femme, probablement Suzanne Hoschedé (1868-1899), assise à l'ombre des peupliers. La touche fragmentée et l'aspect esquissé de l'ensemble semblent traduire une nouvelle direction artistique empruntée par Sargent. Son premier séjour à Giverny, qui lui permit d'observer directement la technique de Monet, relevait d'un acte pionnier puisqu'il l'entreprit bien avant les vagues successives d'artistes américains. Bien que Sargent ne participât jamais aux expositions impressionnistes, il était souvent affilié au mouvement jusqu'à être catalogué comme l'un de ses représentants. À l'inverse du maître de Giverny, les compositions de ses tableaux résultaient pourtant d'un long processus, passant souvent par l'atelier, plutôt que rapidement entreprises sur le motif.

Fort de ses multiples succès aux expositions internationales et à un carnet de commandes bien rempli, Sargent quitta la rive gauche pour un atelier plus

cossu, situé dans le quartier recherché de la plaine Monceau, au 41, boulevard Berthier. Décoré dans la veine orientaliste, celui-ci rendait compte de son goût pour les voyages. Après le scandale causé par la présentation du portrait de *Madame Gautreau (Madame X)* au Salon en 1884, personnifiant pour certains la décadence de l'art moderne, il poursuivit sa carrière à Londres où il s'établit définitivement en 1886. Sur les conseils de son confrère, l'artiste américain Edwin Austin Abbey (1852-1912), Sargent avait rallié la colonie d'artistes et d'écrivains anglo-saxons à Broadway, village rural et pittoresque de la région des Cotswolds qui servit de décor pour *Faucheurs au repos dans un champ de blé*. C'est dans cet environnement, loin des tourments de la ville, que Sargent entreprit son chef-d'œuvre crépusculaire dont le titre était un clin d'œil à une chanson populaire de l'époque, *Carnation, Lily, Lily, Rose*. Il débuta la composition en septembre 1885, réalisant des études *in situ* dans le luxuriant jardin de la maison de son confrère, le peintre américain Fran-

Une jeune mendiante parisienne, vers 1880

Huile sur toile, 64,5 x 43,7 cm

Terra Foundation for American Art

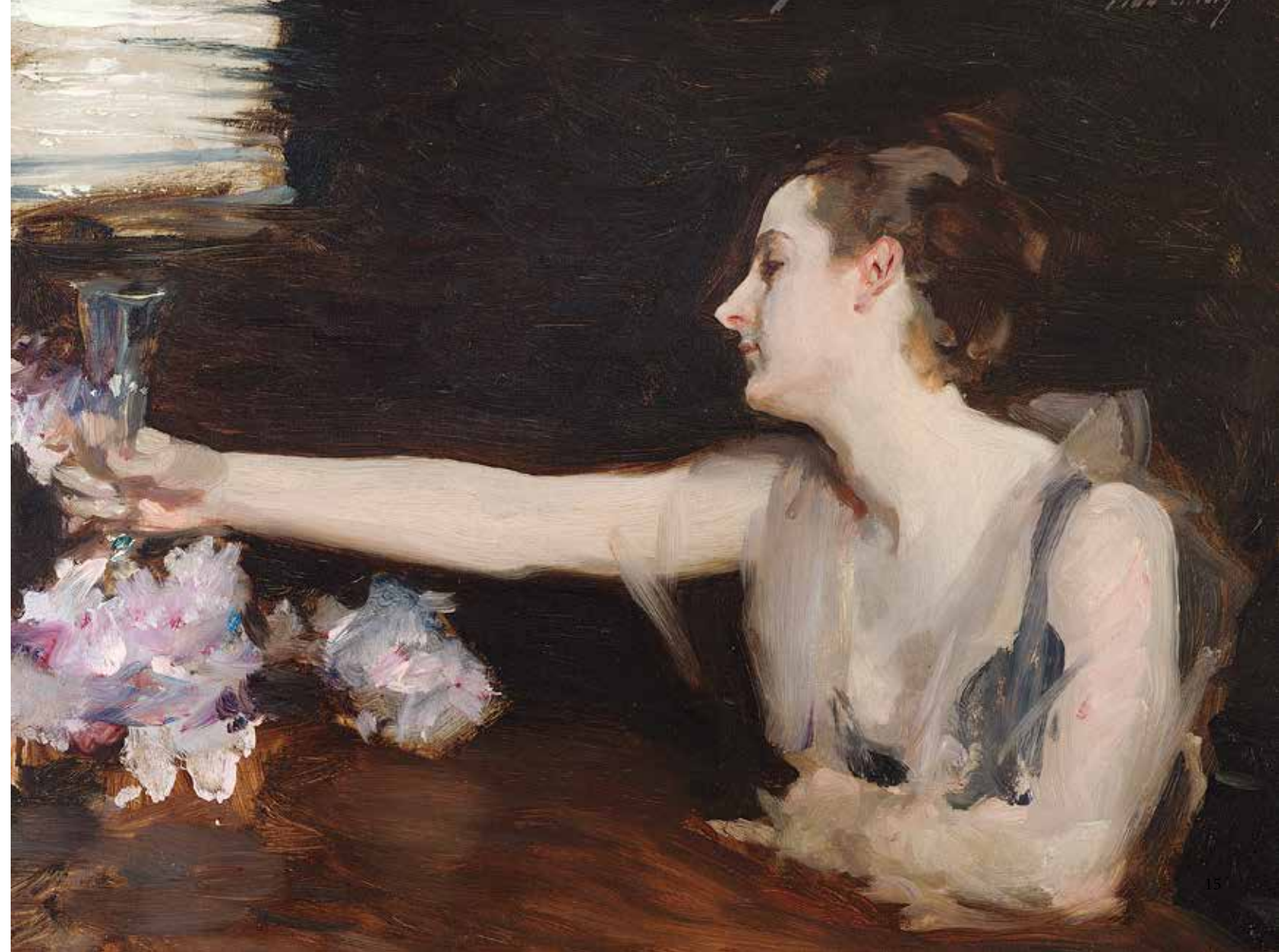
Daniel J. Terra Collection

cis Davis Millet (1846-1912) tout en s'inspirant d'un décor de lampions et d'un parterre de lys qu'il avait contemplé un soir, le long de la Tamise. Il fit poser les filles de l'illustrateur Frederick Barnard (1846-1896), ses voisines, en robes blanches, occupées à allumer des lanternes aux moments de transition entre le jour et la nuit. Ces sessions de pose s'échelonnèrent sur plusieurs mois. Le processus créatif s'avéra long puisque le tableau prit dix-huit mois à être complété. Sargent s'efforça de capter les fugaces lueurs mauves et orangées du déclin du jour, dénotant son vif intérêt pour les variations de la lumière, qui créent l'atmosphère si mystérieuse à son tableau et lui valurent les honneurs à l'exposition de la Royal Academy de 1887. Les trois étés suivants furent passés en Angleterre, où l'artiste livra des paysages et des scènes de genre mettant en exergue les divers loisirs entrepris avec ses amis : canotage, baignades et promenades en pleine nature.





Madame X, 1884
Huile sur toile, 234,95 x 109,86 cm
New York, Metropolitan Museum of Art



Madame Gautreau portant un toast, 1882-1883
Huile sur panneau de bois, 32 x 41 cm
Boston, Isabella Stewart Gardner Museum



Faucheurs au repos dans un champ de blé, 1885
Huile sur toile, 71,1 x 91,4 cm
New York, The Metropolitan Museum of Art
© The Metropolitan Museum of Art, Dist. GrandPalaisRmn / image of the MMA



Claude Monet peignant à l'orée d'un bois, 1885
Huile sur toile, 54 x 64,8 cm
Londres, Tate Britain

« Sujet difficile et effrayant. Les impossibles couleurs brillantes des fleurs, des lampes et de la plus brillante des pelouses vertes en arrière-plan. Les peintures ne sont pas assez lumineuses, et l'effet ne dure que dix minutes. »

Lettre de Sargent à sa sœur, 1885 (à propos de *Carnation, Lily, Lily, Rose*)

Œillet, lys, lys, rose, 1885-1886
Huile sur toile, 174 x 153,7 cm
Londres, Tate Britain



« Il n'était pas un impressionniste, au sens où nous employons ce mot, il était trop sous l'influence de Carolus-Duran. »

Claude Monet à propos de Sargent, propos rapportés dans Evan Charteris,
John Sargent, New York, Charles Scribner's sons, 1927, p. 130

Le Docteur Pozzi chez lui, 1881
Huile sur toile 201,6 x 102,2 cm
Los Angeles, Musée Hammer





Une étude en plein-air

(Paul Helleu dessinant avec sa femme), 1889

Huile sur toile, 65,9 x 80,7 cm

New York, Brooklyn Museum



Une sortie en canots, ca. 1889

Huile sur toile, 88,3 x 91,4 cm

Providence, Museum of Art, Rhode Island School of Design